

L'HEURE SOLAIRE DU VIEUX FRÉJUS

Daniel BRENTCHALOFF et Laurence LASSALLE

Du chant du coq à l'aube aux dernières lueurs vespérales, l'observation de la course du soleil est depuis toujours le moyen universel le plus simple et infaillible de mesurer et de diviser la durée du jour. En ce sens, les régions méridionales, mieux exposées, sont favorisées. La lecture au sol de l'ombre portée, par exemple, par la pointe d'un obélisque à Alexandrie ou à Marseille, celle aussi d'un menhir en Écosse, d'un totem ou d'une potence un peu partout, suffisait à marquer l'avancée du jour pour tout un chacun¹. Pendant des siècles, la paysannerie a su lire l'heure avec un ordinaire piquet planté dans un champ. Le cadran solaire tel qu'on le connaît, exposé en façade sur une place ou dans une rue est un phénomène urbain, ou villageois, d'ordre public.

Avant l'installation des horloges à poids (un *orologe* en provençal), avec ou sans sonnerie, à partir du XVII^e siècle et généralisée au XIX^e siècle (clochers, mairies, gares, etc.)², le cadran solaire seigneurial, canonial ou communal est le seul instrument officiel de mesure du temps, diurne évidemment. Les offices religieux et les réunions publiques principalement, mais aussi tout autre activité sociétale coordonnée (affaires, justice, école, voyages, etc.) se réfèrent à l'heure du cadran. Les courtes durées intermédiaires ainsi que les heures nocturnes sont quant à elles comptées à l'aide de sabliers ou par la combustion d'une chandelle calibrée.

Nombreux en Provence et dans le comté de Nice, les cadrans solaires présents jusque dans les petits villages les plus reculés ont été pour la plupart délaissés et détériorés. Beaucoup ont disparu. La sauvegarde des plus "présentables", souvent accompagnés d'une devise stoïcienne originale et ornés dans le goût de l'époque, résulte d'un nouvel engouement dont le village de Coaraze dans les Alpes-Maritimes a donné l'exemple à partir de 1961. Les restaurations, les repeints, se sont multipliés depuis cette date, un peu partout.

Pour s'en tenir à la ville de Fréjus, dans les limites de son rempart (inutile) de la fin du XVI^e siècle qu'on appelle familièrement le Vieux Fréjus ou encore le "centre ancien", nous avons répertorié quatre cadrans solaires "anciens" qui ont précédé ou suivi de peu la révolution des horloges. Ils sont presque ou complètement inconnus des Fréjusiens, d'où ce bref inventaire descriptif :

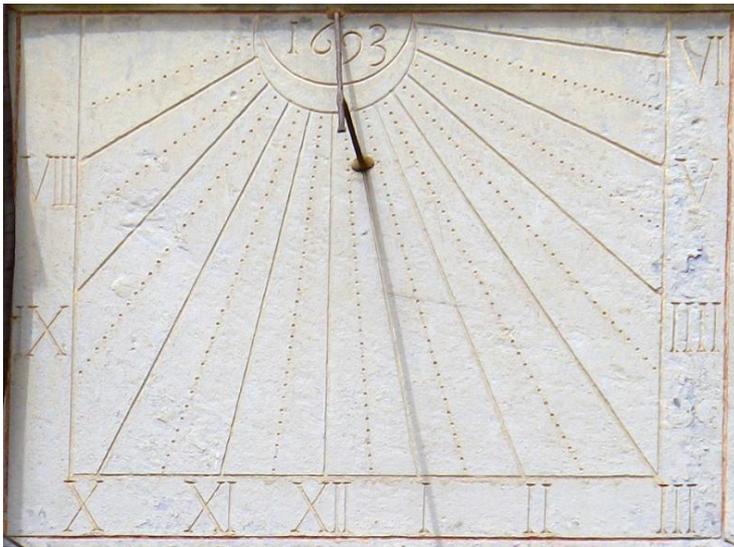
82, rue du Général-de-Gaulle (ancienne Grande rue Saint-François)

Au troisième niveau de l'immeuble, en bordure de la rue, une pierre grise encadrée, rectangulaire de 0,70 m de hauteur et 1,20 m de largeur (mesures estimées). Inscriptions finement gravées : 1693 dans un cercle solaire central en haut ; onze lignes pour les heures et autant d'interlignes marquées en pointillés pour les demi-heures. En chiffres romains dans le cadre : à gauche, VIII, IX ; en bas, X, XI, XII, I, II, III ; à droite, IV, V, VI.

C'est le plus ancien des quatre cadrans encore visibles à Fréjus. Sa surface n'est pas altérée. Les gravures ont pu être dorées.

62, rue du Général-de-Gaulle (ancienne Grande rue Saint-François)

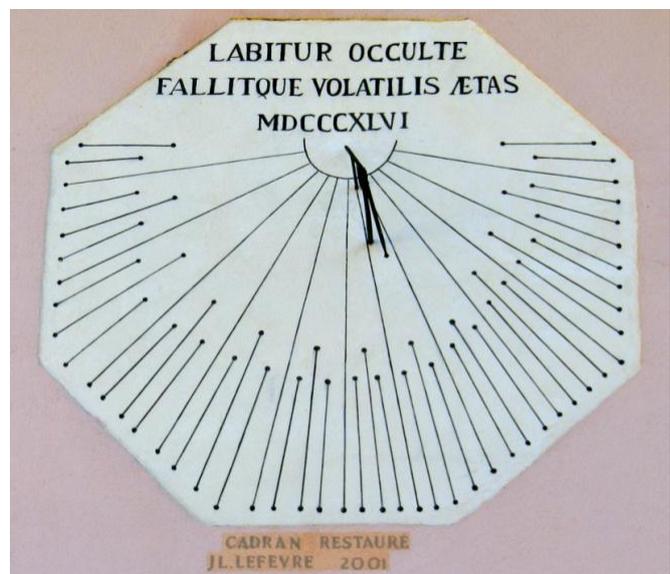
Entre les 2^e et 3^e niveaux de l'immeuble, en bordure de rue, plaque de pierre (?) peinte faux-marbre veiné gris, fixée par quatre goujons, rectangulaire surmontée d'un arc en dos d'âne, de 0,80 m de hauteur et 0,60 m de largeur (mesures estimées). Non daté (milieu



82, rue du Général-de-Gaulle



62, rue du Général-de-Gaulle



18, place Castellane

ou fin XIX^e siècle). Inscriptions peintes à la dorure : dans l'arc supérieur, FUGIT VELUT UMBRA qui se traduit par « Il [le temps] fuit comme l'ombre » ; treize lignes pour les heures marquées en chiffres romains, de VI à XII côté gauche, de I à VI côté droit.

Le cadran, qui semble avoir été restauré récemment, est entouré d'un cadre continu de feuillage peint à fresque. L'arc supérieur symbolise la voûte céleste.

18, place Castellane (ancien quartier Saint-Pons)

Au troisième niveau d'une maison en bordure nord de la place. La génoise débordante de la toiture nuit à certaines heures à la lisibilité du cadran.

Cadran octogonal entièrement peint noir sur blanc sur l'enduit de façade, environ 1 m de côté. Douze lignes pour les heures subdivisées par trois lignes pour les quarts d'heure. Devise et date peintes, sur trois lignes : LABITUR OCCULTE / FALLITQUE VOLATILIS ÆTAS / MDCCCXLVI, qui peut se traduire par « Le temps éphémère [de la vie] s'est écoulé furtivement et s'échappe. 1846 ».

La date de ce cadran pourrait être aussi celle de la maison édifée sur une nouvelle placette dans ce quartier. Il est en très bon état pour avoir été fidèlement restauré en 2001 par J.-L. Lefèvre.

Place J.-C. Formigé (ancienne place de l'Évêché)

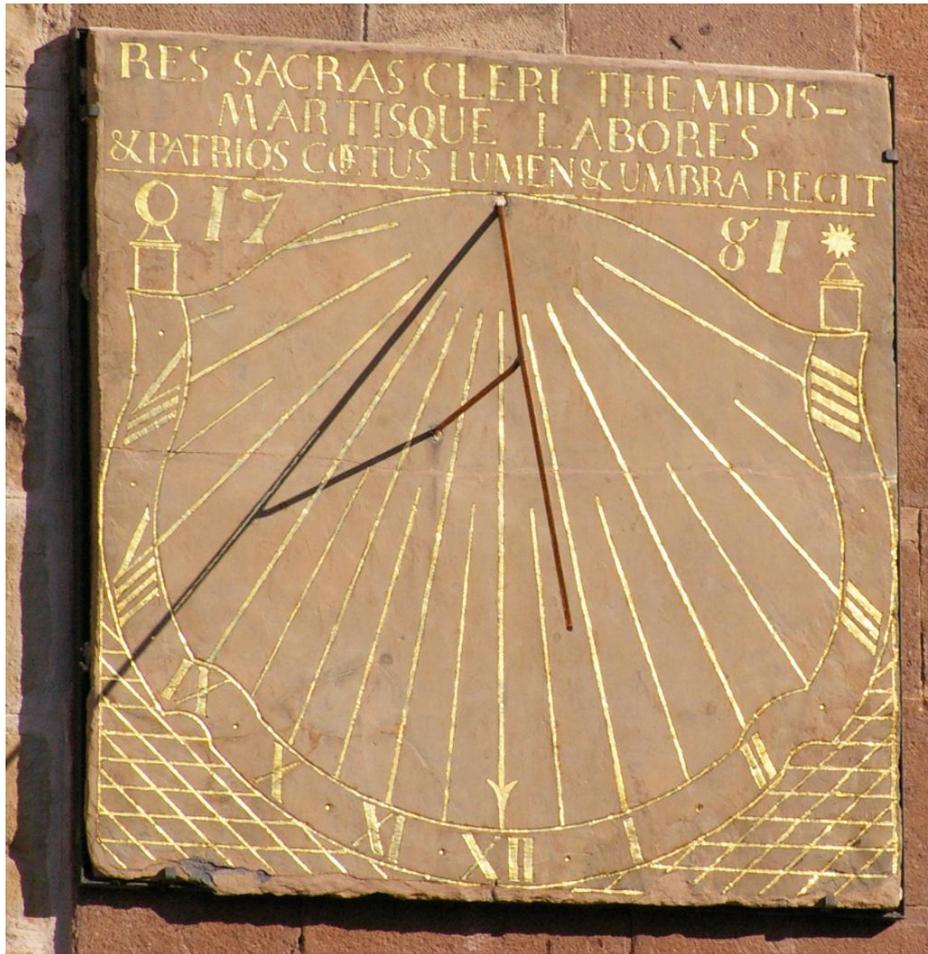
Au-dessus à droite du portail de la cathédrale, grande plaque d'ardoise polie, carrée de six pans de côté (1,47 m), fixée sur le mur sud du narthex. Le cadran est finement gravé dans un écu chantourné de style baroque et trace onze lignes. Au-dessus : figuration symbolique sur piédestal du soleil à droite et de la lune à gauche, ainsi que la date séparée de part et d'autre 17 - 81. Inscription très nette en trois lignes d'une formule convenue en latin clérical du siècle : RES SACRAS CLERI THEMIDIS / MARTISQUE LABORES / & PATRIOS CÆTUS LUMEN & UMBRA REGIT, qui peut se traduire par « Lumière et ombre règlent les rites sacrés de l'Église, les travaux de la Justice et de la Guerre et les assemblées des Anciens ».

Le cadran visible à son emplacement d'origine sur les photographies antérieures à 1920 a été décrit une première fois en 1846 par Margaret Scott Gatty³ qui ajoute qu'il était peint en bleu (le ciel) avec les gravures dorées (le soleil). Déposé par nécessité pour les restaurations de Formigé, brisé en deux parties, il est resté pendant 90 ans à l'abandon sous les combles de la tour du clocher et oublié⁴. Aujourd'hui réparé et consolidé par les soins du Service de l'architecture et du patrimoine (dossier suivi depuis 2010 par Daniel Pouly), il a repris sa place honorifique cette année au cœur de la cité épiscopale, comme l'avait voulu l'évêque de 1781, M^{gr} de Bausset-Roquefort.

Les cadrans solaires plus ou moins artistiques qui ont été posés sur les maisons ou villas au XX^e siècle ne servent plus à lire l'heure ; leur fonction est d'ordre décoratif, parfois réussie pour l'agrément du visiteur. Tant il est vrai, comme l'a dit Colette, que « *les façades appartiennent à ceux qui les regardent* »...



Inscription portée par le cadran du 62 rue du Général-de-Gaule



Place Formigé, à droite du portail de la cathédrale

NOTES

- 1 Sur le même sujet, voir :
BRENTCHALOFF (D.), Fréjus à l'heure de Rome. In *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, 2011, 12, p. 5-6.
- 2 ESPITALIER (H), Le chapitre de Fréjus. In *La semaine religieuse du diocèse de Fréjus et Toulon*, XXXIX, 1905. Une première horloge aurait été installée sur la tour du clocher de la cathédrale de Fréjus en 1660. Elle est détruite par la foudre en 1713, remplacée l'année suivante.
On conserve au cloître un poids de l'horloge en serpentine portant la date de 1786.
- 3 SCOTT-GATTY (Margaret), *The book of sun-dials*, Londres, 1872, n° 1091, p. 386. Réédition par EDEN (H. K. F.) et LLOYD (E), Londres, George Bell & Sons, 1900.
Les auteurs de *La cathédrale Saint-Léonce et le groupe épiscopal de Fréjus*, Paris, Éditions du patrimoine, 2004, n'en disent mot.
- 4 BRENTCHALOFF (D.), Rapport auprès de la Conservation régionale des Monuments historiques, 20 décembre 1999, actualisé 2009.